

Études littéraires africaines

SPEAR Thomas C., éd., *La Culture française vue d'ici et d'ailleurs*. Treize auteurs témoignent. Préface d'Édouard Glissant. Postface de Maryse Condé. Paris, Karthala, coll. Lettres du Sud, 2002, 258 p. ISBN 2-84586-290-3



Nathalie Schon

Number 15, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041678ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041678ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schon, N. (2003). Review of [SPEAR Thomas C., éd., *La Culture française vue d'ici et d'ailleurs*. Treize auteurs témoignent. Préface d'Édouard Glissant. Postface de Maryse Condé. Paris, Karthala, coll. Lettres du Sud, 2002, 258 p. ISBN 2-84586-290-3]. *Études littéraires africaines*, (15), 70–72.
<https://doi.org/10.7202/1041678ar>

Kourouma, chez qui affleurent de plus en plus les traces de mémoire de l'esclavage.

Chez les romanciers antillais, cela est devenu très évident dans les œuvres des écrivains dits de la créolité, avec par exemple les réflexions, dispersées dans son œuvre, qu'Édouard Glissant fait à propos du nom, du nom du père (Priska Degras). Abordant la question sous un angle original, Jack Corzani interroge l'imaginaire du roman "gothique" antillais centré sur l'esclavage, genre où se sont illustrés principalement deux romanciers, César Pulvar (*D'Jhébo le Léviathan noir*, 1957) et Léonard Sainville (*Dominique Nègre esclave*, 1951), et montre que cette manière onirique, voire cauchemardesque, d'aborder la réalité la déréalise totalement : "ces élucubrations romanesques, par les libertés qu'elles prennent avec l'Histoire, semblent implicitement vouloir convaincre leur lectorat qu'il est présentement dans une autre histoire, sans lien direct avec l'esclavage, lequel ne serait plus qu'un horrible cauchemar rejeté dans les ténèbres par l'abolition, synonyme d'une naissance absolue" (p. 162).

Ni chez les écrivains de l'Océan Indien ni chez ceux d'Haïti (L.-F. Hoffmann), le personnage de l'esclave ne semble susciter d'intérêt soutenu, quoique le mythe du marronnage ait mobilisé des écrivains réunionnais de valeur comme ceux que présente Martine Mathieu : Louis-Thimagéne Houat (*Les Marrons*, 1844), Boris Gamaleya (*Vali pour une reine Morte*, 1975) et Patrice Treuthardt (*Les Manèges de la Terre*, 1995).

Cet intéressant ensemble de contributions fait bien apparaître la fragilité et l'instabilité de toute mémoire d'un crime. L'oubli tend à se faire déni, la commémoration se prend dans les rets des idéologies glaciatrices et c'est finalement d'un processus dialectique dans lequel nous sommes encore engagés que parle ce livre. Le travail est à poursuivre.

■ Daniel DELAS

■ SPEAR THOMAS C., ÉD., LA CULTURE FRANÇAISE VUE D'ICI ET D'AILLEURS. TREIZE AUTEURS TÉMOIGNENT. PRÉFACE D'ÉDOUARD GLISSANT. POSTFACE DE MARYSE CONDÉ. PARIS, KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2002, 258 P. ISBN 2-84586-290-3.

L'ouvrage *La Culture française vue d'ici et d'ailleurs*, édité par Thomas C. Spear, est, comme l'annonce l'introduction, une condamnation sans appel de la Francophonie, qui n'est analysée que sous sa forme institutionnelle et parisienne. Une phrase lui sert ainsi de leitmotiv : "Comment expliquer que Paris n'est pas le nombril du monde pour tous les francophones" ? Pour ce faire, cette collection d'essais et de témoignages fait intervenir des auteurs et des chercheurs qui "côtoient la culture française tout en vivant d'autres cultures et d'autres langues" (p. 11). Dès l'introduction, T.C. Spear établit un amalgame regrettable entre la période colo-

niale et la défense de l'exception culturelle française aujourd'hui. L'intérêt trop exclusif du monde anglo-saxon pour les théories postcoloniales privilégiant l'étude du colonialisme et de ses conséquences explique sans doute cette absence de nuances. Si les études francophones tombent parfois dans les mêmes travers, il n'en est pas moins vrai que T.C. Spear sous-estime ici la pluralité des théories francophones (comme celle des théories postcoloniales au demeurant) qui laissent souvent une grande place aux langues et cultures singulières comme le créole, mais qui affirment également un lien entre ces pays, créé par la langue et la culture française que tous auraient à des degrés divers en partage. On peut d'ailleurs douter du rejet affiché de la notion de pureté, lorsque l'on constate que le terme de "pollution" culturelle française est évoqué à plusieurs reprises, avec ou sans guillemets. De fait, la théorie postcoloniale qu'il oppose à la francophonie est assez vague. Afin de concilier les approches diverses et parfois contradictoires – pourquoi donner une voix unique à un recueil ? – le plus petit dénominateur commun doit être trouvé. Il semblerait que ce soit le politiquement correct, né d'une intention louable et utopique, mais nocive pour l'esprit scientifique. Il faut cependant reconnaître, à travers cet ouvrage entre autres, qu'une analyse réfléchie des phénomènes coloniaux et postcoloniaux compléterait avec bonheur les analyses francophones.

Ce recueil d'écrits à la première personne est divisé en deux parties : les auteurs qui abordent le refus de l'acculturation des francophones hors de France (la Béninoise Irène Assiba d'Almeida, le Guinéen Manthia Diawara, l'Italo-Égyptienne Marlène Barsoum, la Congolaise Elisabeth Mudimbe-Boyi, le Camerounais André Ntonfo et le Québécois François Paré) et ceux qui interrogent l'identité française de l'immigré (Joëlle Vitiello, Patricia-Pia Célérier, Martine A. Loufti, Mireille Rosello, Alec G. Hargreaves, Gisèle Pineau et Malek Chebel). On notera que la parole est donnée avant tout à l'Afrique sub-saharienne, ce qui laisse le lecteur un peu sur sa faim. Qu'en est-il des territoires d'outre-mer qui ne sont pas pris en compte ?

La plupart des contributions sont des récits de vie, des prises de position, des réflexions sur le rapport vécu à la France. Dans "Mémoires d'en-France", Manthia Diawara oppose deux camps : l'un, conservateur et francocentrique, représenté par Senghor, l'autre, nationaliste et afrocantrique, représenté par Cheikh Anta Diop. À ses yeux, le personnage de Senghor renforce l'idée que "la francophonie suppose la supériorité de la France sur ses périphéries, ses anciennes colonies" (p. 63). Dans "Le français langue paternelle", Elisabeth Mudimbe-Boyi présente les bouleversements culturels provoqués par l'enseignement et l'usage de la langue française comme une conséquence plutôt positive, non pas parce qu'il s'agit du français, mais parce qu'il s'agit d'une langue étrangère qui émancipe les femmes maîtrisant cet outil et qui provoque la réflexion à travers la confrontation avec un univers nouveau : "Si l'école nouvelle est source d'aliénation culturelle, pour moi, elle a été également le lieu de surgisse-

ment d'un regard neuf et d'un discours critique sur cette aliénation" (p. 87). André Ntonfo regrette cependant que les programmes scolaires français ne tiennent pas compte des littératures francophones. Ce constat introduit le problème des liens qui unissent les locuteurs d'une même langue, attachés à une même culture, mais aussi les différences liées aux cultures d'origine. Comment, en effet, enseigner une telle diversité au niveau du secondaire sans négliger les particularités de chaque culture ? La postface de Maryse Condé relativise d'ailleurs, à travers le récit de son fils, à la fois l'image d'une francophonie colonisatrice et la vision d'une famille francophone harmonieuse et unique.

On aurait aimé que le problème soit développé ici, mais le genre autobiographique de l'ouvrage ne s'y prête sans doute pas. Cette collaboration de points de vue a, quoi qu'il en soit, le grand mérite de provoquer la discussion à travers ces critiques encore trop souvent justifiées. T.C. Spear met ainsi en lumière la négligence des aspects non francophones d'une région par certaines théories de la Francophonie, institutionnelle ou non. Il apporte de la sorte un regard complémentaire bénéfique aux études de ces régions.

■ Nathalie SCHON

■ *FRONTIÈRES DE LA FRANCOPHONIE, FRANCOPHONIE SANS FRONTIÈRES. SOUS LA DIRECTION DE VÉRONIQUE BONNET. PARIS, L'HARMATTAN / UNIVERSITÉ DE PARIS 13, ITINÉRAIRES ET CONTACTS DE CULTURE, VOL. 30, 2002, 177 P. ISSN 1157-0342 – ISBN 2-7475-2172-9.*

Les textes rassemblés dans ce volume résultent de la journée d'études organisée par le Centre d'Études Francophones et Comparées de l'Université Paris 13 - Villetaneuse. Il s'agissait, pour les participants à cette rencontre, de "reconnaître et étudier les frontières de la francophonie pour mieux penser une francophonie sans frontières" (p. 7) : une francophonie littéraire, pour reprendre le terme toujours en redéfinition de Michel Beniamino. C'est en tout cas la lecture que propose Véronique Bonnet, coordonnatrice du volume, dans sa présentation introductive. Des douze contributions variées (dont certaines sont théoriques et d'autres appliquées), la présentatrice dégage "cinq types de questionnements théoriques : envisager tout d'abord ce concept aux résonances multiples qu'est la francophonie et, pour ce faire, cerner quelques contre-discours où les idéologies inscrivent leur marque, examiner ensuite la difficulté de la transcendance des frontières dans un contexte politique où règne encore ce que l'historien Gérard Noiriel nomme la "tyrannie du national", faire apparaître enfin une double contradiction inhérente à la construction de l'objet francophonie : celle créée par la théorie herdérienne et celle inhérente à la théorie ethnicisante, cela afin d'envisager une autre forme d'universel pensé à partir de la marge" (p. 7). La marge en